

LES ETRANGES PROUESSES DE LA FEE ARIANA

Frédéric Jésus

- 1 -

Il était une fois, dans les lointaines contrées baignées par la mer des Douze Vents, un Prince qui s'ennuyait. Depuis que le Roi et la Reine, ses parents, avaient disparu dans un naufrage, le Prince Djimidjim — ainsi s'appelait-il — restait seul à la tête du Royaume d'Astrignam. Mais la couronne lui semblait bien lourde à porter. On entendait certains jours ses soupirs de lassitude résonner d'un bout à l'autre du Palais. Ces jours-là, portes et fenêtres n'en finissaient pas de claquer, car les soupirs d'un prince ont parfois la force des courants d'air.

Quiconque n'est pas prince imagine sans doute toutes sortes de privilèges et de réjouissances dont il aurait été bien aise de profiter à la place du Prince Djimidjim. Mais pour celui-ci, qui n'avait jamais connu d'autres façons de vivre que celles du Palais, il en allait tout autrement.

Aussi loin que remontait sa mémoire, il n'avait jamais porté d'autres vêtements que ces doux atours de velours, ces soies chamarrées, ces laines fines et confortables, ces brodequins en peau de chèvre que l'on confectionnait à ses mesures. Si survenaient le moindre accroc, la moindre déchirure, la moindre tache indélébile, il lui suffisait de commander un autre habit et le tailleur ou le cordonnier le lui livraient le lendemain-même.

Chaque jour, les tables du Palais regorgeaient de victuailles. Et les cuisiniers connaissaient les recettes secrètes de certains gâteaux qui faisaient fondre de plaisir les plus exigeants des gourmets. Mais le Prince, depuis quelques temps, avait perdu l'appétit.

Il n'y avait personne, parmi ceux et celles qui entouraient le Prince, qui ne fût à tout moment à son entière disposition. Nul ne discutait jamais son bon vouloir. En tout cas jamais devant lui. Sur lui reposaient le proche et le lointain avenir du Royaume d'Astrignam. Il le savait, et il savait qu'il ne pouvait échapper à cet état de fait, et aussi que chacun autour de lui le savait et savait qu'il le savait. Il en avait profité, et il en profiterait encore. Mais il n'en abusait pas, car cela faisait déjà longtemps qu'il avait commencé à s'ennuyer.

Et maintenant qu'il gouvernait pour de bon le Royaume, c'est-à-dire qu'il le gouvernait à la place de ses regrettés parents, c'était encore pire. Les longues heures de réunion avec ses conseillers et ses ministres, les inévitables séances de réception de toutes sortes d'ambassadeurs, les fastidieux documents à étudier et à signer, les cérémonies officielles et même les fêtes, tout cela lui pesait. Incommensurablement (il aimait ce mot compliqué, difficile à prononcer sans bafouiller, mais qui exprimait bien l'énormité de la fatigue qu'il ressentait). Il prétextait parfois quelque mal de tête ou quelque fièvre pour s'absenter ; mais cela ne le soulageait guère, car il se retrouvait alors tout seul à tourner tristement en rond dans son immense chambre. Dans son incommensurable chambre.

Bref, on l'a compris, le Prince Djimidjim d'Astrignam s'ennuyait ferme.

- 2 -

Un beau jour, le Prince fit venir son principal conseiller, le Comte de Perrault.

— « Comte », lui dit-il d'une voix lasse et amère, « je n'en puis plus. Je vous ordonne de trouver une idée pour me désennuyer. Allez, pensez, comte, pensez ! Je vous conseille de chauffer à bloc vos méninges de conseiller. Tenez, je suis bon prince. Pour m'occuper un peu, je vous propose un jeu : vous avez une minute pour réfléchir. Si vous trouvez une bonne idée, vous irez l'exécuter sur le champ. Si vous échouez, alors c'est vous qui serez exécuté ! »

Heureusement pour lui, le Comte de Perrault était joueur, et même bon joueur, car au bout de trente-six secondes de réflexion, il eut une idée.

— « Bon Prince », lui dit-il avec un sourire, « pourquoi ne feriez-vous pas appel aux services d'une fée ? Dans votre cas, je crois qu'il ne reste que ce remède. Une fée transformera votre ennui en tout ce que vous voudrez d'autre. »

Le Prince se réjouit et s'interrogea, puis se réjouit et s'interrogea encore.

— « Une fée ? Voyons voir. Oui, pourquoi pas ? Mais, au moins, en connaissez-vous une ? »

— « Hélas, Prince, je n'en connais pas. »

— « Eh bien, tant pis pour vous : trouvez-en une quand même, et faites vite ! »

— « J'essayerai, Prince, j'essayerai. »

Et le Comte sortit à reculons, avec force salutations et courbettes. Il faut dire qu'en ce temps-là on ne discutait pas les ordres d'un prince. C'était peut-être, d'ailleurs, ce qui ennuyait le Prince.

Quoiqu'il en fût, le Comte de Perrault était dans l'embarras. Il n'avait pas le quart de la moitié d'un début d'idée quant à la façon de rencontrer une fée. Il confia son souci à sa chère et tendre épouse. Celle-ci en parla le jour-même à une de leurs voisines dont le fils avait un ami qui connaissait un homme réputé pour venir à bout des problèmes les plus difficiles, et qui en effet trouva immédiatement une solution.

C'est ainsi que, sur les conseils de la relation de l'ami du fils de sa voisine, le Comte décida de rédiger une petite annonce et de la faire aussitôt passer dans un grand journal du matin. L'annonce disait simplement : « *Prince cherche fée pour transformer sa vie —Ecrire au Palais.* », et elle fut publiée dès le lendemain matin.

- 3 -

Le soir même, une fée se présenta au Palais. Elle avait à la main une petite valise qui ne contenait rien d'autre que sa baguette magique, un petit flacon de parfum et un peigne en écaille pour coiffer ses longs cheveux auburn.

Ce fut le Comte de Perrault qui l'accueillit. Il la fit s'asseoir et lui offrit un grand verre de sirop d'œillet bien frais. Ils restèrent silencieux un moment, chacun considérant l'autre avec curiosité.

— « Avez-vous lu l'annonce dans le journal ? », s'enquit un peu stupidement le comte pour entamer la conversation.

— « Oui, ce matin. Et, voyez-vous, je n'ai guère hésité : malgré la distance, je suis venue tout de suite. De nos jours, les gens ne font plus beaucoup appel aux fées. Et moi-même, bien que talentueuse et brûlant de rendre service, je reste à ce jour sans travail. »

Elle avait dit cela avec un petit sourire navré qui faisait saillir ses hautes pommettes. Assurément, c'était une jeune fée, et elle ne devait pas avoir obtenu son diplôme depuis bien longtemps, pensa le Comte. Mais il n'y avait pas eu d'autres candidates, et celle-ci semblait ne pas manquer d'enthousiasme.

— « Réussirez-vous, chère mademoiselle, à désennuyer notre Prince ? », demanda doucement le Comte. « Car, en tant que fée vous l'aurez sans doute deviné, c'est bien le Prince Djimidjim qui nous soucie et dont nous devons maintenant parler. Il devient chaque jour de plus en plus maussade, et le Royaume risque de s'en ressentir. Pensez, mademoiselle... mademoiselle ? »

— « Ariana. Mademoiselle Ariana. »

— « Pensez donc, mademoiselle Ariana, que notre Prince refuse de plus en plus souvent de signer les lois et les traités qu'il doit promulguer. Ce matin-même, il a expliqué au secrétaire qui lui présentait plume et papiers pour parafer la modeste déclaration d'annexion d'une lointaine Colonie que tout cela ne l'intéressait pas plus que de connaître le nombre exact d'œufs que pond une poule tout au long de sa vie. Après quoi, il a jeté la plume et l'encrier par la fenêtre avec un mauvais ricanement, et il a renvoyé le secrétaire... Il vous faudra, mademoiselle, lui donner le goût de nouvelles richesses, car même la contemplation des coffres remplis d'or et de pierres précieuses qui s'empilent dans nos caves ne réussit pas à déclencher chez lui autre chose que des bâillements. Vous sentez-vous à

la hauteur de cette tâche ? »

A ces mots, la fée Ariana, se redressa et prit un air soudain majestueux :

— « Sachez, monsieur le Comte », lui dit-elle — cette fois-ci son sourire rayonnait, et une étincelle était venue frétiler au fond de ses yeux — « sachez que mes pouvoirs existent bel et bien, que je les maîtrise et qu'ils proviennent de la plus haute tradition. Celle des bonnes fées, comme celle des mauvaises fées. Celle qui transforme les légumes en carrosses et, s'il le faut, les carrosses en légumes, comme celle qui jette des sorts au-dessus des berceaux. Pour tout dire, mes pouvoirs ne sont ni bons ni mauvais. Ils sont, tout simplement, et je ne les partage pas. Mais je souhaite ardemment, je vous l'ai dit, les mettre au service de notre Prince. »

Ainsi fut dit. Et ainsi fut fait. Ou à peu près.

- 4 -

Le lendemain matin, le Comte demanda audience au Prince Djimidjim afin de lui présenter la fée Ariana.

La fée avait passé une excellente nuit dans le grand lit à baldaquin de la chambre d'hôtes. Elle avait eu, nichée sous les couvertures de cachemire et les draps de satin, les plus beaux rêves qu'une fée peut voir défiler pendant son sommeil. Aussi se sentait-elle bien reposée de son voyage, et d'excellente humeur pour rencontrer le Prince.

Celui-ci au contraire, après une nuit agitée par de lourds cauchemars et ponctuée de soupirs de désespoir plus impressionnants que jamais, avait l'humeur morose et fripée. Il avait bien entendu complètement oublié la mission confiée au Comte deux jours plus tôt, et donc la promesse faite par celui-ci de lui présenter une fée dans les meilleurs délais. Si bien qu'il accueillit avec une horrible grimace l'entrée du Comte et de la fée Ariana.

— « Bonjour, Prince », dit le Comte en déroulant devant lui ses plus profondes salutations, « comment allez-vous en cette belle matinée ? »

— « Très mal, Comte, très mal. Mais pourquoi diable venez-vous me déranger alors que je suis occupé à ne rien faire ? »

— « Prince, je suis venu, comme promis, vous présenter la plus estimable des fées de votre Royaume, la fée Ariana. »

Un peu troublée par de tels hommages, la fée s'inclina à son tour devant le Prince, sans cesser de jeter des petits coups d'œil curieux et amusés autour d'elle. Le Prince l'examina vaguement, sans cesser de se curer les ongles et de siroter son café.

— « Très bien, très bien, enchanté de faire votre connaissance », grogna-t-il en guise de bienvenue. J'espère que vous vous plairez ici. Moi je ne m'y plais pas. Je m'y ennuie ferme, dit-on de moi, comme vous le savez déjà si le Comte de Perrault vous a expliqué les raisons de votre venue en mon sinistre Palais. Je serais d'ailleurs bien étonné que, vous-même, vous ne finissiez pas par vous y ennuyer aussi. Au fait, je suppose que, comme toutes les fées, vous possédez une baguette magique. »

— « Bien entendu, Prince », répondit la fée. « Pour vous servir. »

— « Et que savez-vous faire avec ? », demanda le Prince.

— « Eh bien, par exemple, je sais étonner », dit la fée. « D'ailleurs, pour ce qui me concerne et sans vouloir contredire votre Majesté, je ne m'ennuie

jamais car je réussis toujours à m'étonner moi-même", ajouta-t-elle avec un sourire qui égratigna un peu la mauvaise humeur du Prince.

— « Vous vous étonnez vous-même ? Là, vous m'étonnez ! Pourriez-vous me le prouver ? », suggéra le Prince avec un ton de défi dans la voix.

— « Quand vous le voudrez, mon Prince, et je crois que vous n'aurez guère à attendre, car nombreuses sont les occasions pour nous, les fées, de mettre notre science de la magie au service de ceux qui doutent. De ceux qui se plaignent des limites du possible. Il y a une formule magique pour toutes les situations. »

— « Fort bien, fée », dit le Prince. « Venez donc vous joindre à ma table ce midi, et j'espère que vous aurez l'occasion de m' y étonner, comme vous dites ! »

Ainsi fut dit. Et — le temps que la fée Ariana retourne à sa chambre, y repeigne ses cheveux, dépose une goutte de parfum sous le lobe de ses oreilles et, du fond de sa valise, sorte sa baguette magique — ainsi fut fait

.

La salle-à-manger était immense, cerclée de sombres lambris, plafonnée de caissons peints où les motifs mythologiques le disputaient aux motifs bucoliques. D'épaisses bûches de chêne brûlaient au fond de sa vaste cheminée. Autour d'une trentaine d'hommes et de femmes attablés en silence tournaient presque autant de serviteurs. Les uns, en tenue de cuisinier, s'apprêtaient à servir les hors-d'œuvre plantureux disposés sur une longue table à l'écart ; ils couraient vérifier de temps à autres la préparation des viandes et des sauces à venir qui s'effectuait dans la

cuisine attenante. Les autres, moins nombreux, en livrée blanche et courte toque, régnaient sur une armée de carafes, de carafons, de cruches et de bouteilles ; ils venaient de remplir des flûtes de champagne, de les placer sur des plateaux d'argent et de tourner autour des convives pour les leur proposer lorsque la fée Ariana fit son apparition.

Le Prince alla l'accueillir. Il la présenta d'une formule aussi étrange que convenue – « *Une nouvelle venue à ma Cour, une fée professionnelle me dit-on* » – aux conseillers, ministres, courtisans et courtisanes qui partageaient sa table et dont, plus que jamais, la compagnie — s'en étonnera-t-on ? — lui pesait énormément. « Incommensurablement ». Intrigué, chacun se fit cependant un devoir de saluer la fée d'un petit signe de tête. Le Prince, dont le regard ne brillait guère plus que d'habitude, l'installa entre le Comte de Perrault et lui-même. Et le repas commença.

Les hors-d'œuvre étaient, comme de coutume, délicieux. La fée se fit resservir deux fois de la salade de cœurs d'artichaut aux crevettes. Bientôt, le brouhaha des conversations monta, et l'on eut vite fait d'oublier la présence de la fée Ariana. On cessa de prêter attention à ses mimiques gracieuses et à ses gestes gourmands. Pour sa part, en revanche, elle écoutait d'une oreille attentive le récit que le Comte lui faisait, par bribes, des grandes et petites histoires du Palais et de la vie qu'on y menait.

Au-dessus de la table, les mille cristaux des lustres cliquetaient au moindre courant d'air, c'est-à-dire chaque fois que les serviteurs activaient les lourdes portes des cuisines, ou que le Prince poussait l'un de

ses fameux soupirs de désolation.

Soudain, au moment où l'on amenait un cochon de lait cuit à la broche, laqué de miel et déposé sur un lit de légumes multicolores, le Prince frappa du poing sur la table et se leva :

— « Cela suffit », dit-il. « Je ne supporterai pas ce repas une minute de plus. Chaque jour il en va de même : nous nous installons tous, fort courtoisement mais avec des poignards dissimulés sous les tuniques, à toutes fins utiles, après quoi nous trinquons le champagne puis nous dégustons et célébrons les hors-d'œuvre. Nous sommes maintenant parvenus à ce point où, invariablement, on apporte les viandes et les légumes, et je suppose que nous aurons bientôt les salades, les fromages et pour finir les desserts, le café, les alcools forts. Après quoi vous me saluerez en vous retirant, vous me souhaiterez un bon après-midi — alors que vous savez très bien qu'il me sera exécrable — et nous répéterons ce soir, demain et après-demain encore toutes ces simagrées. Cela suffit ! », répéta-t-il.

Chacun était habitué à ces crises du Prince. Elles survenaient parfois plus tard, avant le dessert, rarement plus tôt. Mais cette fois-ci, les convives eurent la surprise de voir le Prince se rasseoir calmement et s'adresser en ces mots à la fée Ariana :

— « Fée, voici le moment venu de nous montrer ce dont vous êtes capable. Faites quelque chose, je vous en prie. Débarrassez-nous de ce cochon stupide qui se vautre sur la table. Figurez-vous qu'on nous sert du cochon tous les jeudis ! Tous les jeudis, entendez-vous ? Jamais le dimanche ! Et jamais de la dinde ou du turbot ! Alors, à vous de jouer, mademoiselle la fée ! Faites voler en éclat nos absurdes rituels, si vous le

pouvez ! »

— « Prince, vos désirs sont des ordres », répondit la fée en rougissant un peu.

Un silence de plomb tomba sur l'auguste salle-à-manger. La fée Ariana se leva et s'approcha gravement du plat où gisait ce qu'il restait, soigneusement apprêté, du malheureux animal. D'un geste lent, elle extirpa sa baguette magique du fond de la manche à frou-frou de sa robe, la fixa d'un regard dur qui semblait plonger vers des abîmes intérieurs et annoncer son abandon à la plus inaccessible des concentrations mentales.

Autour d'elle les suggestions, déjà, fusaient :

— « Le Prince a raison ! Foin des cochons de lait ! Transformez donc celui-ci en sanglier ! »

— « Oui, en sanglier sauce bleuet ! »

— « Avec un nappage de confiture de chanvre doux ! »

Ou encore :

— « Faites-en un cochon d'or, mademoiselle ! Rien que pour voir ! »

Et de même :

— « Transformez les légumes en diamants, pendant que vous y êtes ! ».

La fée écouta tous ces conseils, fit passer ses longs cheveux derrière ses épaules et rassembla de nouveau ses esprits. Un silence parfait était revenu. On l'entendit alors prononcer à mi-voix une formule magique, quelque chose comme « *Chidambaram, Mahabalipuram, Tiruchirappalli* », et elle toucha le cochon du bout de sa baguette.

Aussitôt, un formidable éclair se produisit au milieu de la table, assorti d'un chuintement d'étincelles jaillissant en tous sens dans l'épaisseur d'une fumée rose. Prudents, la plupart des convives s'écartèrent de la scène, dans un grand charivari de chaises renversées.

L'assistance ne put s'empêcher de pousser un « Aah ! » de stupéfaction lorsque la fumée se dissipa et qu'elle laissa apparaître, savamment disposées sur le plat d'argent, une trentaine de tranches de jambon – une par convive – bordées de couenne et un peu pâles.

- 6 -

Un grand silence s'ensuivit. La plupart des convives restaient bouche bée. Le Comte de Perrault, quant à lui, était rouge de confusion et prêt à passer sous la table. Chacun redoutait la réaction du Prince qui, pour l'instant, fixait les tranches de jambon d'un air parfaitement imbécile. Mais il n'eut pas le temps de sortir de sa stupeur que déjà la fée Ariana, s'excusant avec un petit sourire gêné et deux trois tousotements, se proposait d'essayer d'autres formules magiques pour rattraper ce qui ressemblait à une singulière erreur de technique magique de sa part.

Or sa mémoire était décidée à se montrer infidèle car, à la place du jambon, et sous les impacts successifs de la baguette magique, apparurent successivement, au beau milieu d'un luxe inouï de fumées et d'étincelles : une trentaine de poussins jaunes et piaillant ; un cochon tout rose mais vivant, cette fois-ci, et qu'il fallut retenir par la queue ; un homard mutant, jaune et bleu, et doté de pinces-monseigneurs en acier trempé ; une horloge à gaz qui sonna treize coups ; un caniche à poil ras

et fumant cigare ; une pile de disques de danses folkloriques astrignamoises ; et pour finir les trente tranches de jambon qui réapparurent, plus pâles encore que la première fois.

La fée, épuisée, décida d'arrêter là ses exploits. Le silence qui régnait parmi les convives se fit à ce point consterné qu'une mouche passant au-dessus d'eux préféra faire un prudent demi-tour et regagner la fenêtre à la recherche d'une issue de secours. Les uns considéraient le bout de leurs doigts, la courbure de leurs ongles. D'autres s'employaient à extraire une miette tombée au fond de leur verre. D'autres encore se plongeaient soudain dans la contemplation des dessins peints sur leur assiette.

Mais, alors que l'on s'attendait au pire, le Prince émergea de son ahurissement avec un sourire qui s'élargit progressivement pour devenir un rire lui-même de plus en plus franc lequel dégénéra pour finir en une cascade d'hilarité.

— « Servez-vous, très chers invités », s'écria-t-il entre deux hoquets, « servez-vous donc en jambon avant que cela ne refroidisse ! » Et son rire redoubla.

Les convives le regardèrent d'abord sans y croire : c'était bien la première fois qu'ils voyaient le Prince en proie à une telle gaieté. Ils jetèrent ensuite un coup d'œil respectueux à la fée puis, l'un après l'autre, ils commencèrent à se répartir les tranches de jambon.

La suite du repas se déroula dans une atmosphère un peu inhabituelle. Le Prince se montra particulièrement jovial et ne manqua pas de lever son verre à plusieurs reprises à la santé de la fée Ariana. Le vin n'était pourtant pas fameux. Mais il n'osa pas demander à la fée de l'améliorer,

de crainte qu'elle ne le transforme en eau gazeuse, en vinaigre ou peut-être même en bocal à poisson rouge.

Le Comte était très perplexe de la tournure que prenaient les événements et il se rongea abondamment les ongles. Quant à la fée, outre son maintien noble et gracieux, elle gardait les yeux fixés sur le centre de son assiette. Les autres participants s'efforçaient tant bien que mal de lancer d'anodins sujets de conversation et de se comporter comme si rien ne s'était passé.

Salades et fromages suivirent, comme l'avait prévu le Prince. Puis vinrent les gâteaux : c'étaient de superbes édifices de meringues, de nougatines, de crèmes glacées, de pâtes feuilletées fourrées de masepain, le tout diversement nappé de chocolat, de coulis de framboise et de sucre glace. Leur apparition suffit à replonger le Prince dans une âpre morosité. Il se tourna de nouveau vers la fée, l'implorant de le divertir de la vue de ces gâteaux multicolores qu'il fréquentait depuis sa plus tendre enfance et dont l'écœurant spectacle l'affligeait chaque jour un peu plus.

Il ne fallut à la fée que quelques secondes de concentration, le chuchotement d'une partie de sa fameuse formule magique : « *Chidambaram, Mahabalipuram* » et, d'un coup de baguette magique, la montagne de pâtisseries fines fut transformée en une assiette de gâteaux secs, très secs, et plus très jeunes.

A la vue de ce nouveau miracle, le Prince éclata d'un rire qui le plia en deux et faillit le faire tomber de sa chaise. De son côté, la fée faisait mine de rechercher, l'air soucieux, si quelque chose ne s'était pas coincé ou rompu dans le mécanisme de sa baguette. Le Comte, sans cesser de

surveiller le Prince du coin de l'œil, priaient ardemment toutes les divinités du ciel de rester bienveillantes à son égard. Et plusieurs convives émettaient de longs soupirs nostalgiques à la pensée des merveilleux desserts disparus sous leur nez.

Lorsque le Prince eut repris son souffle, il demanda à la fée d'intervenir sur la corbeille de fruits. La fée promit solennellement de faire apparaître les plus rares et les plus succulents des fruits des tropiques.

— « *Tiruchirappalli* », répéta-t-elle à trois reprises en frappant la corbeille de sa baguette.

Sur les trois pommes qui apparurent alors, le Prince vérifia immédiatement et à sa plus grande joie que deux d'entre elles abritaient une famille de vers au grand complet, depuis les arrières grands-parents jusqu'aux petits neveux, et que la troisième était plus qu'à moitié blette et pourrie.

C'est les yeux brillants de larmes à force d'avoir tant ri que, pour finir, le Prince quitta la salle-à-manger, non sans avoir auparavant invité la fée à venir le rejoindre en fin d'après-midi pour l'accompagner dans sa promenade. Bien après sa sortie, on entendit encore ses éclats de rire rebondir dans les couloirs et le jardin. La fée Ariana salua les convives interloqués et, sans renoncer à la dignité un peu raide de son allure, elle se retira dans sa chambre.

- 7 -

Le soleil était ardent au royaume d'Astrignam. Aussi tous les oisifs du Palais étaient-ils très occupés à faire la sieste à l'ombre après le repas. La fée respecta cette coutume et, lorsque les rayons du soleil se furent un peu calmés, elle se prépara pour la promenade vespérale à laquelle le Prince l'avait conviée. Elle venait de longuement se coiffer et de se reparfumer et s'était remise à inspecter sa baguette magique à la recherche d'un éventuel défaut quand on vint la chercher pour la conduire sur le perron où l'attendait le Prince. Celui-ci l'accueillit sans mot dire. Toute trace de gaieté avait déjà disparu de son visage mais, curieusement, toute trace d'ennui en avait fait de même. On le sentait surtout intrigué et presque inquiet.

Ils descendirent ensemble les quelques marches de pierre encore chaudes de soleil qui conduisaient au chemin de cailloux ronds par où on pénétrait dans le parc du Palais. Ils cheminèrent un bon moment sans rompre le silence parmi les bosquets touffus et les massifs de fleurs odorantes, sous les fraîches charmilles. Ils croisaient des courtisans et des courtisanes qui s'inclinaient respectueusement devant le Prince et ne manquaient pas, après leur passage, de chuchoter quelque méchanceté au sujet de la fée Ariana.

Les papillons, moins médisants, semblaient au contraire avoir adopté la fée autour de laquelle ils voletaient en tous sens comme si elle avait été leur reine. L'un d'entre eux, aux couleurs plus vives que les autres, s'était même posé sur l'extrémité de sa baguette. Quant aux oiseaux du parc, ils donnaient l'impression de rivaliser de vocalises et de trilles pour se faire remarquer d'elle, lorsqu'ils ne venaient pas tout simplement tournoyer

au-dessus de sa tête et l'auréoler de leurs ballets.

Le Prince eut tôt fait de remarquer cette singulière agitation des animaux.

— « Vous semblez produire une étrange attraction sur les oiseaux et sur les papillons », lui fit-il observer, sans réaliser qu'il n'avait lui-même pas l'air d'être moins attiré qu'eux.

— « J'aime tout ce qui vole, et tout ce qui vole m'aime », répondit-elle doucement.

— « Même les moustiques et les chauves-souris ? », demanda-t-il, non sans malice.

— « Oui, bien sûr, et aussi les nuages et les légendes qui courent dans le vent. »

Ils longeaient maintenant l'étang couvert de nénuphars, et ils en firent le tour. Les libellules vinrent saluer la fée, mais le Prince ne fit plus de commentaires. Ils se dirigèrent ensuite vers les écuries du Palais et le Prince présenta ses chevaux favoris à la fée. On aurait dit qu'ils tendaient le museau ou la crinière pour mieux se faire flatter par elle.

Assurément, la fée Ariana semblait capable de se faire beaucoup d'amis.

- 8 -

Un peu plus loin, sous un hangar de pierres moussues, se trouvait le carrosse du Prince. Nulle description ne pourrait rendre la splendeur de la nacre, de l'or et de l'argent qui le recouvraient entièrement — à l'exception de ses roues, qui étaient du plus noir des ébènes, et de son intérieur, tapissé de moleskine et de velours.

Le Prince ordonna qu'on y attelât sur le champ ses deux plus beaux alezans, dont les robes étaient couleur de midi pour l'un, et couleur de minuit pour l'autre.

Lorsque tout fut prêt, le Prince s'adressa en ces termes à la fée :

— « Vous nous avez montré à midi l'ampleur de vos pouvoirs. Mes ministres, mes courtisans et moi-même avons été, vous vous en doutez, fortement impressionnés. Je suppose cependant que votre talent mérite de plus nobles supports que les quelques modestes victuailles que nous vous présentâmes. Voyez plutôt ce carrosse attelé. Il n'y en a guère de plus beau. Et pourtant, chaque fois que je m'y installe pour aller rendre visite à mes terres et à mes gens, sa lenteur et le grincement de ses roues m'exaspèrent tout autant que les cahots sur les chemins. Soyez bonne fée et, puisque vous aimez tout ce qui vole, donnez donc des ailes à ce carrosse ! Rendez-le aérien ! Ainsi, tout comme ces oiseaux venus tout à l'heure vous rendre hommage, je pourrais moi aussi fendre le vent pour survoler mes domaines avec toute la hauteur de vue et la dignité qui sied à mon rang. »

— « Prince », lui répondit la fée, « vos désirs sont des ordres. »

Elle recula de quelques pas.

— « *Rameshwaram, Rameshwaram* », clama-t-elle alors d'une voix puissante. Et, joignant le geste à la parole, elle projeta du bout de sa baguette deux faisceaux d'étoiles sur le carrosse.

Pendant un instant il n'y eut qu'un nuage de fumée. Les oiseaux cessèrent de chanter, les insectes de bourdonner, les taupes de creuser et les plantes de pousser. Le Prince lui-même retenait son souffle.

— « *Rameshwaram* », répéta la fée, et le nuage de fumée se dissipa. A la place du splendide attelage, il y avait maintenant une très respectable coloquinte jaune striée de rouge à laquelle deux souris grises, l'une couleur d'aube, l'autre de crépuscule, étaient fort élégamment harnachées.

Les souris se regardèrent, croisèrent leurs moustaches et, sans crier gare, se mirent à courir à grande vitesse dans tous les sens, puis dans un seul sens, traînant derrière elles le majestueux légume. Lorsqu'enfin les deux rongeurs et la cucurbitacée passèrent devant le Prince médusé, ils déployèrent chacun une paire d'ailes et prirent gracieusement leur envol. Dépassant bientôt la cime des chênes et des châtaigniers, l'insolite équipage disparut à l'horizon vers le soleil couchant.

Comme après chacun des actes de magie de la fée Ariana, un épais silence s'installa. Le Prince, bouche bée, le front en sueur, fixait l'endroit où, il y avait un instant, se tenaient encore son rutilant carrosse, ses deux superbes étalons. La fée, d'un air modeste et timide, examinait le bout de ses brodequins. Puis les plantes se remirent à pousser, les taupes à creuser, les insectes à bourdonner, les oiseaux à chanter. Enfin le Prince, d'une voix blanche, réussit à articuler :

— « Mademoiselle Ariana, vos pouvoirs ne cessent de m'étonner. Retournons donc au Palais. Je crois que j'ai besoin de me reposer. »

— « Vos désirs... », commença la fée...

— « Oui, je sais, sont des ordres », l'interrompit le Prince, et un léger tremblement dans sa voix indiquait qu'il était à mi-chemin entre rire et pleurer.

Oui, vraiment, le Prince Djimidjim d'Astrignam était déjà trop étonné pour s'étonner de ne plus s'ennuyer.

- 9 -

Les jours qui suivirent furent décisifs pour l'histoire du royaume d'Astrignam en général, et pour celle du Palais en particulier. Le Prince, qui avait tant ri puis tant transpiré devant les exploits de la fée Ariana dès les premières heures de leur rencontre, décida de se faire désormais accompagner d'elle en tous les lieux où il savait devoir s'ennuyer, et ceci afin qu'elle puisse intervenir en conséquence. Ce qui veut dire qu'elle se tenait à ses côtés pratiquement toute la journée. Aussi les chuchotements des courtisans redoublèrent-ils dans les couloirs du Palais, au point qu'ils en vinrent à y remplacer peu à peu les traditionnels soupirs d'ennui du Prince. Les jalousies s'éveillaient. Certains laissaient entendre que la fée était une incapable, une « jeunette » un peu naïve qui avait obtenu son diplôme de fée par erreur. Ou par escroquerie, comme le susurraient d'autres, ajoutant qu'il s'agissait peut-être d'une usurpatrice, d'une intrigante, voire d'une espionne.

Qu'en penser ? La fée confondait-elle ses formules magiques, ce pourquoi elle ratait tous ses tours ? Ou bien maîtrisait-elle parfaitement la situation et agissait-elle en fonction de quelque plan secret ? En tout cas, son bel enthousiasme ne la quittait jamais, sauf précisément lorsque le Prince se risquait à la questionner sur ces points-là : ses compétences professionnelles, ses motivations à exercer ce métier, etc. Elle prenait alors la même attitude, fière et lointaine, qu'elle avait eue à son arrivée au Palais dans les pas du Comte de Perrault. Et, entre deux allusions à la

tradition ancestrale des pouvoirs de ses sœurs les fées, elle faisait comprendre au Prince qu'il était incongru de discuter de tout cela. Aussi le Prince n'insistait-il pas. Et, qu'on veuille le croire ou non, ces mystères ne furent jamais éclaircis. Et, par la suite, ils n'eurent jamais vraiment besoin de l'être.

Il était devenu inutile que le Prince adressa de longues prières à la fée afin qu'elle intervienne lorsque telle ou telle routine de la vie du Palais le mécontentait. Il suffisait qu'il tourne vers elle un visage triste et accablé et qu'il bredouille quelque commentaire morose pour qu'elle sache immédiatement ce qu'elle avait à faire.

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques jours, il fut donné aux sujets du Royaume d'assister à une série de prodiges dont la liste est trop longue pour être donnée intégralement. On se souvient surtout :

- du jour où le Prince devait signer une impressionnante pile de documents administratifs préparés de longue date par le Comte de Perrault : d'un coup de baguette magique supposé inscrire automatiquement la signature du Prince au bas de chacun de ceux-ci, la fée les changea en une pile de crêpes fumantes qu'ils dégustèrent tous deux après les avoir tartinées de larges rasades d'une encre devenue entre-temps confiture de violettes ;
- du jour où une courtisane, duchesse ou vicomtesse, peu importe, commença à minauder devant le Prince, le complimentant sur sa bonne mine, ses beaux habits et dieu sait quoi encore, bref l'assommant d'un blablabla insipide destiné, le Prince le savait, à se faire bien voir et à obtenir quelque faveur pour son mari : la fée la transforma sur le champ en une petite grenouille verte qui croassa de stupeur et de colère et

s'enfuit en bondissant dans les couloirs du Palais sous le regard horrifié des autres courtisans ;

- du jour où un collecteur d'impôts, venu comme chaque trimestre remettre au Prince tout l'argent ramassé dans le Royaume pour abonder ses caisses, réussit presque à endormir celui-ci en lui donnant lecture de l'origine des richesses prélevées : la fée prononça alors une formule magique très compliquée mais elle inversa peut-être des syllabes, car le collecteur repartit avec un curieux sourire aux lèvres et s'en alla redistribuer tout l'argent avec lequel il était venu ;

- du jour où l'ambassadeur d'un royaume voisin apporta une déclaration de guerre au Prince Djimidjim ; la déclaration était signée par le souverain de ce royaume qui accusait le Prince, dieu sait pourquoi, d'être responsable de la disparition de tous les chevaux de son palais ainsi que de l'invasion des champs de cucurbitacées de son pays par des armées entières de souris grises : la fée prononça quelques mots, et l'ambassadeur s'enfuit en galopant car il venait de lui pousser des sabots aux jambes et aux bras ainsi qu'une longue crinière et de grandes dents prêtes à brouter ;

- du jour enfin où, réuni avec l'ensemble de ses conseillers, le Prince bâilla si fort en les écoutant que la fée crut bon de les transformer un à un en statues de pierre qui se turent à jamais ; même le Comte de Perrault ne fut pas épargné, lui qui avait pourtant détalé ventre à terre hors du Palais en voyant le sort réservé à ses collègues mais dont la svelte silhouette se laissa néanmoins figer au bout du chemin menant à l'étang aux nénuphars.

- 10 -

Le royaume voisin se préparait cependant à la guerre, surtout depuis l'affront fait à son ambassadeur. Or le Prince ne pouvait plus compter sur ses conseillers, devenus statues de pierre, pour organiser la défense de son Palais. Il demanda donc à la fée Ariana de faire en sorte que son armée fût rendue invincible et les remparts du Palais imprenables.

La fée ne trouva rien de mieux, pour le satisfaire, que de transformer les valeureux soldats du Royaume en une joyeuse ribambelle d'enfants munis d'armes en bois. Quant aux remparts du Palais, chacune de leurs pierres devint un bloc de sucre — sucre blanc, sucre roux, sucre candie selon l'emplacement.

Passe encore que les soldats en culotte courte se fussent bientôt mis à lécher les murs en se frottant le ventre de gourmandise. Le plus grave fut qu'une pluie torrentielle tomba dans la nuit qui suivit la déclaration de guerre, et qu'au matin tous les remparts avaient fondu. Sur les collines alentours, les premières troupes de l'ennemi apparaissaient, leurs armes et leurs armures étincelant au soleil levant. Courtisans et courtisanes s'enfuirent alors en tous sens, pendant que l'armée du Royaume d'Astrignam, insouciant et peu désireuse de se bagarrer avec qui que ce soit, partait à la recherche d'une clairière tranquille et discrète où elle pourrait organiser un gigantesque jeu de la chandelle.

Le Prince Djimidjim et la fée Ariana restèrent alors seuls au milieu d'un conseil de statues. Les enfants, en apercevant les soldats ennemis, avaient en effet préféré aller jouer plus loin. La situation était préoccupante, très préoccupante même, mais la fée ne perdait pas sa

bonne humeur pour autant.

— « Fée », lui dit le Prince, qui avait maintenant totalement oublié ce qu'était l'ennui, « grâce à vous je n'ai plus de carrosse, plus de conseillers, plus d'armée, plus de murs de défense, plus de courtisans et, finalement, bientôt plus de Royaume puisque l'ennemi est là, qui nous assiège. Je m'incline plus que jamais devant l'immensité de vos pouvoirs. Mais, dites-moi, que vais-je faire maintenant ? »

— « Prince », lui répondit la fée, « ne suis-je pas à vos côtés ? »

— « Certes, certes ; c'est pourquoi j'attends la suite avec une grande curiosité. »

— « Que souhaitez-vous ? »

— « Me voici privé », répondit le Prince, « de tout ce que j'avais cru jusqu'ici important dans ma vie, de tout ce qu'on m'avait appris à entretenir et respecter. Et curieusement, loin d'en être triste, je m'en sens plutôt soulagé. Mais hélas l'ennemi est là, qui va conquérir ce qu'il reste de mon Royaume et sans doute me jeter en prison, alors que j'aimerais tant rester dans ce pays, contempler chaque matin le soleil quand il se lève et chaque soir le voir s'enfoncer doucement sous l'horizon de la mer des Douze Vents. Je voudrais pouvoir continuer à marcher librement sur cette terre où je suis né. Et je ne voudrais plus m'ennuyer comme avant. Je voudrais continuer d'être un Prince sans Royaume, sans courtisans, sans Palais, sans armée, sans conseillers et sans carrosse, et même sans majuscule à mon nom. Oui, un prince sans majuscule... », répéta-t-il pensivement, comme pour lui-même.

— « Prince », lui dit la fée, « vos désirs sont vos désirs. Je crois savoir ce qu'il vous faut. Voulez-vous me suivre ? »

— « Je vous suis », répondit le prince.

- 11 -

La fée les guida sur un étroit chemin qui, à travers bruyères et genêts, menait jusqu'à la plage. Le soleil s'approchait maintenant de son zénith et brillait de tous ses feux sur les vagues tranquilles qui venaient déferler sur le sable moiré. Les pins d'un petit bois tout proche s'inclinaient avec modestie devant la mer des Douze Vents.

La mer des Douze Vents portait bien son nom : les crêtes de ses vagues moutonnaient à perte de vue sous l'effet de la brise vigoureuse qui les agaçait. Il y avait dans le ciel une dizaine de pélicans qui, ailes déployées, se prenaient pour des cerfs-volants jusqu'au moment où ils plongeaient, la tête la première, pour pêcher quelque poisson dont ils avaient vu briller le ventre d'argent. Le vent jouait aussi avec les cheveux du prince et plus encore avec ceux de la fée, qu'il plaquait sur son visage puis rejetait brusquement en arrière et ainsi de suite.

— « Je crois savoir ce qu'il vous faut », répéta la fée en se tournant vers le prince. « Mais pour le tour de magie auquel je pense, j'ai besoin de me recueillir quelques minutes. »

— « Faites pour le mieux », lui répondit le prince, et il y avait dans sa voix un accent de résignation.

La fée Ariana alla s'asseoir sur un rocher autour duquel les vagues s'énervaient, et elle ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, au bout de quelques minutes, son visage semblait un peu fatigué. Elle se leva, fit deux ou trois pas, et s'agenouilla dans le sable blanc sur lequel elle murmura

quelques mots que le prince ne put discerner. Puis elle frappa le sol trois fois du bout de sa baguette magique.

Aussitôt, un effroyable craquement se fit entendre et la brise redoubla de vigueur. Des centaines et des milliers d'animaux — lapins, lézards, crabes et grenouilles — sortirent de leurs abris et se mirent à courir en long et en large avant de disparaître. La terre semblait trembler et les arbres gémir. Pendant un moment, les vagues cessèrent de déferler et certaines préférèrent même refluer. L'horizon à son tour se mit à basculer comme à travers les hublots d'un bateau qui tangue.

Le prince fit quelques pas en chancelant puis il tomba à genoux dans le sable à côté de la fée et, dans sa frayeur, il ne trouva que la force de fermer les yeux.

Quand tout se fut calmé, il sentit une main se poser sur son front. C'était celle de la fée, venue l'aider à se relever.

— « Prince », lui dit-elle, « voici votre nouveau royaume. »

— « Je ne comprends pas », balbutia-t-il.

— « J'ai détaché un fragment de votre ancien Royaume d'Astrignam et je l'ai isolé du continent par un bras de mer. Cela bien sûr a nécessité une concentration intense de toutes les forces de mon esprit. Mais voici le résultat : votre nouveau royaume est une île. Lui aussi a perdu sa majuscule. Mais ainsi restez-vous sur votre terre et ainsi êtes-vous à jamais protégé de vos ennemis. Ainsi continuerez-vous enfin à voir chaque jour le soleil se lever et se coucher sur l'horizon de la mer des Douze Vents. J'espère avoir répondu à vos souhaits. »

Et le prince se tut, interloqué. Ainsi avait été fait, parce qu'ainsi avait été

voulu.

- 12 -

Le conte aurait pu s'achever ainsi. Le prince Djimidjim et la fée Ariana auraient pu se marier et avoir beaucoup d'enfants. Mais le hasard voulut que les choses se passent autrement. Car les enfants étaient déjà là, et en fort grand nombre : l'île créée par la fée était loin d'être déserte.

Les soldats de l'armée du Royaume, on s'en souvient, avaient tous été transformés en enfants – mais a-t-on précisé que la fée avait veillé à ce que la moitié de ces soldats deviennent des petites filles ? On n'a pas oublié non plus que ces mêmes enfants, voyant l'armée ennemie progresser sur les collines, avaient préféré aller jouer ailleurs, entre les frondaisons d'une paisible clairière. Or cet « ailleurs » était tout proche du littoral et du coin de plage que la fée avait, peu après, choisi de frapper du bout de sa baguette dorée. Si bien que, lorsque l'île se sépara du reste du monde dans un grand fracas, une centaine d'enfants se trouvèrent illico embarqués dans la même aventure que le prince et la fée.

Nos deux héros, réalisant la situation ainsi créée, se montrèrent d'abord fort surpris, puis fort satisfaits. Les enfants, de leur côté, une fois remis du charivari qui avait secoué les éléments autour d'eux, observèrent de loin ce qu'il en résultait et s'en réjouirent aussi. Car si le prince et la fée avaient perdu toute majesté et tout pouvoir à l'issue de leurs aventures, ils avaient en revanche gagné la capacité d'inspirer une franche sympathie. D'ailleurs, depuis qu'il ne s'ennuyait plus, le prince était devenu un charmant garçon. Et la fée, pour sa part, impressionnée par tout ce que sa baguette avait rendu possible, n'en éprouvait pour autant

ni fierté, ni amertume, ni regret.

Si bien que, tous ensemble – prince, fée, garçons et filles – , commencèrent puis finirent par se congratuler de la compagnie qu'ils formaient désormais. Après quoi ils se mirent à chercher et cueillir des fruits, des baies, des cucurbitacées. A allumer un feu avec le briquet du prince pour y faire cuire, à même la branche, des huitres de palétuvier. Certains allèrent se baigner dans l'eau fraîche et claire de la mer.

Ils occupèrent ensuite le temps qui restait avant le coucher du soleil à couper et rassembler des brassées de branchages pour construire des abris et se préparer à partager leur première nuit sur leur nouvelle île. Ils se promirent, autour des foyers qu'ils avaient essaimés tout du long de la plage, de trouver dès le lendemain le moyen d'attraper du poisson et de consolider leurs cabanes.

Le prince se flattait de pouvoir déjà compter, dans la pénombre, plus d'un accroc à son habit. Les enfants utilisaient leurs épées de bois pour attiser les dernières braises et bavardaient en somnolant. Quant à la fée, épuisée par l'effort qu'elle avait déployé au matin pour détacher l'île de la côte, elle s'endormit au coin de l'un des feux et son visage aux paupières closes, sur lequel dansait l'ombre des flammes, reflétait tout, sauf le dépit de faire les rêves qu'elle faisait.

Et elle dut faire cette nuit-là des rêves illuminés de bien belles couleurs car, le matin venu, elle se réveilla avec, au fond des yeux, un air singulièrement espiègle.

Elle commença par proposer une exploration solennelle du tour de l'île, ce pour quoi elle recueillit un accord unanime. Tous se mirent aussitôt en marche, le prince en tête. Ils longèrent la côte une heure durant, et se retrouvèrent alors à leur point de départ — qui ressemblait déjà à un petit village. Telle était donc la taille de leur île.

La fée proposa aussitôt de compléter cette excursion par une ascension de la colline aux formes un peu tourmentées qui se dressait au centre de l'île. Et ils la suivirent. Il leur fallut moins d'une demi-heure pour atteindre le sommet. Telle était donc la hauteur de leur île. Ils firent une pause pour contempler en silence l'île qui s'étendait à leurs pieds, l'eau bleu turquoise et les petites vagues nerveuses et frémissantes de la mer qui les environnait, et plus loin la terre immense dont ils venaient.

Sur le chemin de la descente, la fée Ariana s'arrêta soudain devant un chardon et attira un enfant vers elle. Elle lui montra le chardon et marmonna quelques mots qu'il ne comprit pas. Aussitôt le chardon devint une flûte en bois qu'elle tendit à l'enfant.

Quelques pas plus loin, elle s'arrêta de même devant un genêt sauvage, fit venir un enfant, récita une autre formule et, à la place du genêt, se balançant dans le vent, se tint une guitare munie de ses six cordes.

Et ainsi de suite : apparurent des violons, d'autres flûtes, des clarinettes, des *maracas* et des tambourins, d'autres guitares, deux violoncelles, quatre harmonicas, un trombone. Trois triangles, un bandonéon. Disparurent dans le même temps plusieurs arbustes, quelques fleurs de rocaille et même un vieux pin solitaire, transformé en contrebasse. Au

bout de quelques temps, chaque enfant eut un instrument à la main. La fée elle-même s'était munie d'un rutilant saxophone ténor. Et, pour le faire patienter – avait-elle précisé – , le prince avait reçu une partition immaculée, vierge de toute portée et de toute note de musique.

Tous redescendirent le cœur en paix, mais très excités aussi à l'idée de retourner vers leur campement pour y inventer et y jouer de la musique.

Parvenus en bas du chemin, ils découvrirent depuis le coude d'un virage un étang qu'ils reconnurent à ses nénuphars et, un peu en retrait sur la rive, la statue d'un homme dont la posture et les habits signalaient l'appartenance nobiliaire. En cette silhouette à la fois orgueilleuse et défaite le prince reconnut aisément le Comte de Perrault, échoué ici à l'issue de ce dernier et fatal Conseil, à jamais interrompu par la fée.

Mais la contrée avait connu tant de bouleversements depuis lors ! Qui aurait pu dire ce que faisait la statue du Comte de Perrault au bord de l'étang ? Et même qui était exactement le Comte de Perrault ?

Pour que sa statue puisse cependant se rendre utile tout en étant associée à la fête, les enfants décidèrent de tendre entre ses mains de pierre une ficelle à laquelle ils accrochèrent une série de grelots afin que les Douze Vents puissent s'employer, de tout leur souffle, à les faire chanter.

- 13 -

Un peu plus loin, ils aperçurent un autre courtisan. Celui-ci était en chair et en os, et même plutôt bien en chair, mais personne ne put le reconnaître. Il les regarda d'un air ahuri, se laissa saluer par chacun d'entre eux et resta bouche bée sans répondre. Lorsqu'apparut le prince, il préféra disparaître par là où il était venu, et personne ne le revit jamais. Sauf peut-être les requins lorsqu'il tenta de regagner le continent à la nage.

Il se trouvait cependant que seul le prince n'avait pas encore été doté par la fée d'un instrument de musique. La partition blanche n'avait été qu'un clin d'œil, une invitation à patienter. Une promesse d'improvisation, aussi. On imagine donc sa joie lorsque, rentré au campement, il aperçut un grand piano blanc nonchalamment installé entre les ramifications du tronc d'un vénérable figuier et qu'il devint évident, en une poignée de secondes, que ce piano n'attendait que lui. Le prince s'installa donc sous l'ombre fraîche du figuier. Chaque enfant, autour de lui, fit de même avec son propre instrument et entreprit, tant bien que mal – la plupart d'entre eux étaient novices – de l'accorder.

L'avant-dernier tour que réalisa la fée Ariana consista en ce qu'elle voulut se servir de sa baguette magique comme d'une baguette de chef d'orchestre. Elle la dressa donc, bras tendu, au-dessus des musiciens ; du bout des lèvres, et en guise de formule magique, elle énonça et compta la mesure ; puis, le poignet tordu par l'émotion et la responsabilité, elle plongea sa baguette de haut en bas, comme une banderille, vers le cœur de chaque musicien.

Une épouvantable cacophonie se déchaîna alors, qui fit s'évaporer en tous sens des nuées de mouettes et de pélicans, renvoya les crabes sous deux mètres au moins de sable et poussa presque à la noyade la statue du Comte de Perrault ; et que, surtout, la fée échoua complètement à maîtriser. Car, outre le fait que les musiciens avaient oublié de s'entendre sur le morceau qu'ils allaient interpréter ensemble, il s'avérait que pratiquement aucun d'entre eux n'avait joué une seule note de musique auparavant. Enfin, bien entendu – si l'on peut dire – , la fée n'avait jamais dirigé d'orchestre.

Le dernier tour de la fée Ariana fut donc celui-ci : elle transforma pour toujours sa baguette magique en baguette de tambour. Ce qui l'empêcha, pour toujours aussi, de transformer quoique ce soit en quoique ce soit, et de le faire en particulier à la demande des puissants. Chacun et chacune, autour d'elle, s'en trouva fort satisfait.

Il ne fallut dès lors à toutes et tous que quelques mois, au pire quelques années, pour apprendre à vraiment jouer de la musique ensemble.

Ce qui n'empêcha nullement certains d'entre eux et certaines d'entre elles, le moment venu, de se marier et d'avoir beaucoup d'enfants. Qui devinrent musiciens à leur tour, ou sculpteurs sur bulle, mais jamais princes ni fées.

FRÉDÉRIC JÉSU

CONTES POUR LES ENFANTS

Les étranges prouesses de la fée Ariana - 1994

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur.

Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter,
modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0213-2